

Introduction

Pour une histoire spatiale du fait colonial

H. Blais, F. Deprest, P. Singaravélou

Récits de voyages, cartes et descriptions géographiques constituent un riche corpus de sources pour l'histoire des empires coloniaux. Forgeant des imaginaires et déterminant des pratiques politiques, les savoirs sur l'espace, dans toutes leurs dimensions, sont un élément fondamental de l'exercice du pouvoir colonial. Que ce soit par la délimitation de frontières, par la diffusion de stéréotypes paysagers ou par la catégorisation des populations autochtones, ces savoirs ont été des outils de la construction et de la gestion des territoires coloniaux et impériaux.

S'il ne fait pas de doute que l'appropriation de l'espace par la production de savoirs géographiques a joué un rôle dans la conquête militaire et la domination politique des territoires colonisés, cette unique perspective ne permet cependant pas d'analyser en profondeur les ressorts de la domination coloniale, qui connaît aussi des failles, des obstacles, des résistances et des différences formelles plus ou moins importants d'un territoire à l'autre. Ce livre se propose ainsi de revisiter la question fondamentale de l'appropriation coloniale de l'espace à partir de la construction des savoirs géographiques et des pratiques spatiales en terrain colonial.

En contextes colonial et impérial, plusieurs registres de savoirs, avec leurs logiques propres, coexistent, circulent. Les savoirs géographiques sont en partie produits dans le cadre de la professionnalisation disciplinaire et académique européenne. En outre, diverses catégories d'acteurs s'intéressent à la dimension spatiale du territoire colonisé ou à certaines caractéristiques du milieu : explorateurs et voyageurs, militaires, ingénieurs et cartographes, médecins, prolongeant dans les colonies le néo-hippocratisme renaissant au XVIII^e siècle, ou bien encore juristes spécialistes du droit foncier élaborent ainsi, dans le contexte de leurs pratiques, des savoirs sur l'espace (géographie militaire, topographie médicale...). Des corpus dits « populaires » (savoirs scolaires, imaginaires romanesques et cinématographiques...) sont eux-mêmes nourris de ces connaissances géographiques ou les alimentent. Enfin et surtout, les savoirs vernaculaires, bien que non identifiés en tant que tels par les acteurs coloniaux, participent indiscutablement de cultures de l'espace que l'on cherche ici à appréhender.

Ces différents registres de connaissance ne sont pas indépendants les uns des autres. La circulation des représentations et des concepts, des méthodes, des modes de description et d'explication est induite par le déplacement des producteurs (voyages, missions, mutations professionnelles) et par leurs rencontres au sein des réseaux de relations informels ou institutionnels (informateurs autochtones, associations, comités, revues). Elle s'effectue dans plusieurs directions : de la métropole vers les espaces colonisés, entre différentes aires géographiques colonisées, des espaces colonisés vers le terrain métropolitain, entre types de savoirs. Si une cartographie générale des circulations est impossible à mettre en œuvre, l'analyse des stratégies et des implications de quelques acteurs à une échelle très fine permet en revanche d'éclairer l'hybridation des logiques de connaissances et d'action, et leurs éventuelles contradictions ou mises en compétition.

Le processus d'appropriation de l'espace a déjà fait l'objet de nombreux travaux qui ont tenté d'intégrer la dimension historique des logiques spatiales et des identités territoriales en situations coloniales¹. Les auteurs de ce présent ouvrage proposent de conduire une réflexion sur la dimension spatiale des empires coloniaux en privilégiant la microhistoire et le jeu incessant des échelles que cette approche suppose. En analysant des scènes où les acteurs métropolitains, ultramarins et autochtones sont aux prises avec l'espace colonial et impérial, ils souhaitent écrire cette histoire spatiale dans laquelle le vocabulaire géographique n'est plus seulement employé de manière métaphorique, mais devient un outil de compréhension du fait colonial et des ressorts de la domination impériale. Par histoire spatiale, nous entendons à la fois une histoire des espaces coloniaux, de leur construction et de leurs représentations, et une histoire des spatialités. Le concept de spatialité recouvre l'ensemble des pratiques et des représentations mobilisées par les acteurs sociaux quand ils agissent dans l'espace (se déplacer, habiter, organiser et hiérarchiser le territoire pour le gouverner, organiser des relations de voisinage, tracer des frontières et des limites, etc.).

Contrairement à la tradition française où la géographie historique constitue une portion congrue dans le champ universitaire, les chercheurs anglophones reconnaissent pleinement l'intérêt de l'*historical geography*, avec ses théoriciens tel Henry Clifford Darby qui a reconstitué entre 1961 et 1971 la géographie de l'Angleterre de 1086 en étudiant le *Domesday Book*, et ses grandes revues tel le *Journal of Historical Geography* qui, à partir de 1975, encourage l'étude géographique des sociétés passées². Alors qu'en France cette discipline s'est essentiellement concentrée sur le territoire national³,

1. H. Blais, « Coloniser l'espace : territoires, identités, spatialité », *Genèses*, 74, 1, 2009.

2. A.R.H. Baker, *Geography and History. Bridging the Divide*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.

3. Voir Ph. Boulanger et J.-R. Trochet (dir.), *Où en est la géographie historique ? Entre économie et culture*, Paris, L'Harmattan, 2005 ; dossier « Géographie historique », *Hérodote*, n° 74-75, 1994.

la géographie historique britannique s'est précocement ouverte à l'empire à travers des œuvres monumentales telle l'*Historical Geography of the British Colonies* publiée par Charles Prestwood Lucas à partir de 1887. Les tenants actuels de la *Modern Historical Geography* accordent toujours une attention particulière aux espaces ultramarins⁴, à l'image de Robin A. Butlin qui a récemment proposé une étude comparée de l'impact territorial du fait colonial dans les empires européens entre 1880 et 1960, envisageant à la fois la géographie des flux migratoires, la délimitation des frontières et de la propriété de la terre, le rôle de la production des savoirs géographiques, l'aménagement du territoire et les problèmes environnementaux⁵. L'intérêt de ces recherches est notamment d'avoir intégré les apports de l'histoire des représentations et de l'histoire des savoirs, en plein développement depuis les années 1970.

Les liens entretenus par les savoirs sur l'espace et l'expansion coloniale ont été soulignés dès 1978 par Edward Said, qui a mis au jour, à partir de l'analyse de la littérature européenne, la « géographie imaginaire » produite par les colonisateurs, c'est-à-dire une perception des espaces coloniaux prédéterminée par les désirs et les angoisses de l'Occident⁶. Quelques années plus tard, il qualifie l'impérialisme d'« acte de violence géographique, par lequel la quasi-totalité de l'espace mondial est explorée, cartographiée et finalement annexée⁷ ». Ces hypothèses ont été largement développées, notamment par les géographes féministes et radicaux⁸. Parallèlement aux études postcoloniales, Paul Carter a analysé l'espace australien comme une production discursive émanant en particulier des récits d'explorateurs et de voyageurs britanniques. Son « histoire spatiale » cherche à expliciter comment l'espace a été approprié par les colonisateurs par le biais par exemple des pratiques de dénomination des lieux qui rendent le territoire familier aux Européens et étranger aux autochtones⁹.

4. B. Graham et C. Nash (éd.), *Modern Historical Geographies*, Essex, Pearson Education Limited, 2000.

5. R.A. Butlin, *Geographies of Empire. European Empires and Colonies c. 1880-1960*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.

6. E.W. Said, *Orientalism*, New York, Vintage, 1978.

7. E.W. Said, *Culture et impérialisme*, (1993), 2000, p. 320.

8. J.M. Blaut, *The Colonizer's Model of the World : Geographical Diffusionism and Eurocentric History*, New York, Guilford Press, 1993 ; D. Gregory, *The Colonial Present*, Oxford, Blackwell, 2004 ; A. Blunt, « Colonialism/Postcolonialism », dans D. Atkinson, P. Jackson, D. Sibley et N. Washbourne (éd.), *Cultural Geography. A Critical Dictionary of Key Concepts*, Londres, I.B. Tauris, 2005. Pour un bilan historiographique, on consultera l'introduction de P. Singaravélou dans P. Singaravélou (dir.), *L'Empire des géographes. Géographie, exploration et colonisation (19^e-20^e s.)*, Paris, Belin, 2008.

9. P. Carter, *The Road to Botany Bay. An Essay in Spatial History*, Londres, Faber & Faber, 1987.

Ces études sur les représentations géographiques ont été complétées par les travaux d'histoire sociale et culturelle des sciences, en partie à l'origine du renouveau des *colonial studies* dans les années 2000¹⁰. Les travaux pionniers initiés par Jean-Claude Vatin dans les années 1980 ont tenté d'explicitier les interactions entre savoirs géographiques et pouvoir colonial, en s'interrogeant sur le « mal de voir » en situation coloniale¹¹. Au même moment, Daniel Nordman et Jean-Pierre Raison, portant une attention particulière aux savoirs spatiaux, reprennent aussi à nouveaux frais la problématique des implications coloniales des sciences sociales, en s'intéressant à une histoire sociale des savoirs en situation coloniale qui analysent de près les acteurs, les pratiques et les productions savantes¹².

Dans les années 1990, les chercheurs anglo-saxons ont démontré que les explorateurs et les géographes ont fourni à la fois les informations pratiques nécessaires à la conquête et les justifications intellectuelles de la colonisation¹³. Ce domaine d'études a été approfondi au début du XXI^e siècle, en particulier dans le cadre de l'empire français, par des thèses portant sur l'histoire de l'exploration et des savoirs coloniaux, notamment géographiques¹⁴. Ces travaux traduisent une attention nouvelle portée aux acteurs, aux institutions

10. F. Cooper, « Decolonizing situations. The rise, fall, and rise of colonial studies, 1951-2001 », *French Politics, Culture and Society*, vol. 20, n° 2, 2002, p. 47-76.

11. *Le mal de voir. Ethnologie et orientalisme, politique et épistémologie, critique et autocritique*, Paris, 10/18 (Cahiers Jussieu, n° 2), 1976; J.-C. Vatin (éd.), *Connaissance du Maghreb, sciences sociales et colonisation*, Paris, CNRS, 1988. Pour une mise au point sur l'historiographie de ces questions, cf. le numéro spécial de la *Revue d'histoire des sciences humaines*, « Les sciences sociales en situation coloniale », dirigé par E. Sibeud, 2004/1 (n° 10).

12. D. Nordman et J.-P. Raison (éd.), *Sciences de l'homme et conquête coloniale. Constitution et usages des sciences de l'homme en Afrique (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, PENS, 1980; V. Berdoulay, *La formation de l'École française de géographie (1870-1914)*, Paris, CTHS, 1981; J. Frémeaux et D. Nordman, « La Reconnaissance au Maroc, de Charles de Foucauld », dans D. Nordman et J.-P. Raison (éd.), *op. cit.*, p. 79-104. En marge du fait colonial, mais déterminant pour l'histoire des savoirs dans leur rapport au fait militaire, cf. M.N. Bourguet, B. Lepetit, D. Nordman et M. Sinarellis, *L'invention scientifique de la Méditerranée*, Paris, EHESS, 1998.

13. D.N. Livingstone, *The Geographical Tradition. Episodes in the History of a Contested Enterprise*, Oxford, Blackwell, 1992; A. Godlewska et N. Smith (éd.), *Geography and Empire*, Oxford, Blackwell, 1994; M. Bell, Robin A. Butlin et M.J. Heffernan (éd.), *Geography and Imperialism 1820-1940*, Manchester, Manchester University Press, 1995; D.P. Miller et P.H. Reill (éd.), *Visions of Empire : Voyages, Botany and Representations of Nature*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996; M.H. Edney, *Mapping an Empire : The Geographical Construction of British India, 1765-1843*, Chicago, The University of Chicago Press, 1997; R. Drayton, *Nature's Government. Science, Imperial Britain and the « Improvement » of the World*, Yale University Press, 2000; F. Driver, *Geography Militant : Cultures of Exploration and Empire*, Oxford, Blackwell, 2001.

14. E. Sibeud, *Une science impériale pour l'Afrique ? La construction des savoirs impérialistes en France, 1878-1930*, Paris, EHESS, 2002; H. Blais, *Voyages au grand océan. Géographies du Pacifique et colonisation, 1815-1845*, Paris, CTHS, 2005; M.-A. de Suremain, *L'Afrique en*

et aux conditions de production : ils examinent précisément les modalités d'engagement des savoirs géographiques dans le projet colonial et l'impact de l'expansion coloniale sur le développement institutionnel et épistémologique de la géographie. Ces recherches, ancrées dans la sociologie des sciences, ont ainsi fait apparaître la diversité des lieux de production, l'importance du terrain et la multiplicité des discours géographiques en situation coloniale¹⁵.

Parallèlement à ces travaux sur l'histoire des savoirs et des pratiques géographiques, les circulations matérielles et immatérielles, transcoloniales – entre colonies d'un même empire – et transimpériales – entre différents empires – ont fait l'objet de nombreuses recherches qui invitent à décentrer le regard. Après avoir étudié, à partir des années 1980, les relations entre métropole et colonies, plusieurs historiens et géographes mettent l'accent depuis les années 2000 sur les réseaux d'échanges entre les différentes colonies, des circuits qui échappent souvent à la métropole impériale. De nombreux travaux ont ainsi été réalisés sur la circulation des colons, journalistes, savants, militants politiques autochtones et administrateurs coloniaux qui effectuent de véritables parcours impériaux, transférant biens culturels, corpus doctrinaux et pratiques administratives d'une colonie à l'autre et conférant par là même une certaine cohérence aux espaces impériaux¹⁶. La notion de « réseau impérial » doit ainsi permettre aux chercheurs d'échapper au modèle figé des

revues : le discours africaniste français, des sciences coloniales aux sciences sociales (anthropologie, ethnologie, géographie humaine, sociologie), 1919-1946, thèse sous la dir. de C. Coquery-Vidrovitch (université Paris 7), 2001 ; I. Surun, *Géographies de l'exploration. La carte, le terrain et le texte (Afrique occidentale, 1780-1880)*, thèse sous la dir. de D. Nordman (EHESS), 2003 ; P. Singaravélou, *Professer l'Empire. L'enseignement des « sciences coloniales » en France sous la III^e République*, thèse sous la dir. de Ch. Charle (université Paris 1), 2007 ; C. Lefebvre, *Territoires et frontières. Du Soudan central à la République du Niger 1800-1964*, thèse sous la dir. de P. Boilley (université Paris 1), 2008 ; F. Deprest, *Géographes en Algérie (1880-1950). Savoirs universitaires en situation coloniale*, Paris, Belin, 2009.

15. P. Singaravélou (dir.), *L'Empire des géographes. Géographie, exploration et colonisation (19^e-20^e s.)*, Paris, Belin, 2008.

16. S.B. Cook, *Imperial Affinities : Nineteenth Century Analogies and Exchanges Between India and Ireland*, New Delhi, Sage, 1993 ; A. Lester, *Imperial Networks : Creating Identities in Nineteenth Century South Africa and Britain*, Londres, Routledge, 2001 ; S. Potter, *News and the British World. The Emergence of an Imperial Press System, 1876-1922*, Oxford, Clarendon Press, 2003 ; Z. Laidlaw, *Colonial Connections, 1815-1845 : Patronage, the Information Revolution and Colonial Government*, Manchester, Manchester University Press, 2005 ; D. Gosh et D. Kennedy, *Decentring Empire. Britain, India and the Transcolonial World*, Londres, Orient Longman, 2006 ; D. Lambert et A. Lester (éd.), *Colonial Lives Across the British Empire : Imperial Careering in the Long Nineteenth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006 ; M. Soares da Cunha, « Les élites dans les colonies portugaises à l'époque moderne », dans C. Laux, F.-J. Ruggiu et P. Singaravélou (dir.), *Au sommet de l'Empire. Les élites européennes dans les colonies (xv^e-xx^e s.)*, Bruxelles, Peter Lang, 2009.

relations centre/périphéries¹⁷ : les empires sont de plus en plus décrits comme des mondes complexes et interconnectés où la métropole ne représente plus qu'un pôle parmi d'autres¹⁸.

Les empires ont donc été analysés dans leur dimension sociale, politique, juridique, économique ou encore culturelle, mais il apparaît que ces approches ne peuvent faire l'économie d'une analyse spatiale¹⁹. Si les historiens font en général la distinction entre les empires terrestres (*empires by land*) et les empires ultramarins (*empires by sea*)²⁰, ils n'explicitent que rarement en quoi la nature et l'agencement des distances peuvent constituer un critère pertinent d'analyse de l'empire. Au-delà du cliché de l'empire rose des cartes et atlas, qui donnent à voir des entités cohérentes, les empires peuvent difficilement être pensés comme *continuum* de territoire et de pouvoir. Fragmenté et discontinu, l'empire est une collection éparse de territoires de tailles variables, à l'intérieur desquels les Européens exercent leur domination et leur régulation avec plus ou moins de difficultés, plus ou moins de violence, plus ou moins de négociations avec les acteurs locaux. Mais, malgré ses discontinuités internes, il existe comme espace à travers ses réseaux²¹. Comment ces caractères discontinu, réticulé et circulatoire de l'espace impérial ultramarin se manifestent-ils dans les représentations géographiques et les pratiques qui construisent les territoires impériaux ?

Le caractère discontinu de l'espace impérial conduit tout d'abord à interroger les situations d'interface. Les frontières qui se dessinent entre les empires et les limites à l'intérieur de ceux-ci (entre régions géographiques et entre régimes administratifs divers), les confins et les espaces interstitiels, les fronts de conquête militaires et les fronts pionniers de colonisation, les territoires des concessions et les enclaves constituent autant d'interfaces qui mettent en

17. T. Ballantyne, *Orientalism and Race : Aryanism in the British Empire*, Basingstoke, Palgrave, 2002. ; K. Raj, *Relocating Modern Science : Circulation and the Construction of Knowledge in South Asia and Europe (1650-1900)*, Delhi, Permanent Black, 2006.

18. On citera ici les travaux pionniers de Roy Mac Leod, « On visiting moving metropolis : reflections on the architecture of imperial sciences », *Historical Records of Australian Science*, 5 (3), 1982, p. 1-16 ; C. Bridge et K. Federowich (éd.), *The British World. Diaspora, Culture and Identity*, Londres, Frank Cass Publishers, 2003.

19. S.E. Alcock (dir.), *Empires : Perspectives from Archaeology and History*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001 ; J. Darwin, *After Tamerlan. The Global History of Empire since 1405*, Londres, Allen Lane, 2007 ; J. Burbank et F. Cooper, *Empires in World History. Power and the Politics of Difference*, Princeton, Princeton University Press, 2010.

20. S. Howe, *Empire. A Very Short Introduction*, Oxford, Oxford University Press, 2002.

21. A. Lester, *Imperial Networks : Creating Identities in Nineteenth Century South Africa and Britain*, Londres, Routledge, 2001 ; K. Ward, *Networks of Empire : Forced Migration in the Dutch East India Company*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009 ; M.-F. Durand, J. Lévy et D. Retaillé, *Le monde : espaces et systèmes*, Paris, Presses de la FNSP, 1992 ; B. Debarbieux, « Territoire », dans M. Lévy et J. Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003.

contiguïté des espaces aux logiques différentes (politique, juridique, fiscale, militaire, économique), et/ou aux appartenances différentes (européennes ou autochtones, internationale). Comment ces espaces du contact et de la limite sont-ils construits par les acteurs, savants, militaires, administrateurs européens ou autochtones ? Dans quelle mesure par exemple les frontières dites coloniales et les limites entre régions sont-elles artificielles ou correspondent-elles à des interfaces entre populations autochtones ? En quoi cette histoire éclaire-t-elle les stratégies et pratiques politiques, et notamment la concurrence entre les groupes locaux (colons, autochtones, etc.) et les rivalités inter- ou intra-impériales ?

L'agencement des discontinuités et les circulations s'opèrent aussi dans le jeu entre des niveaux spatiaux différents : local et colonial, national et métropolitain, impérial et mondial. L'empire ne se résume pas à la somme des territoires coloniaux. L'articulation entre ces deux niveaux doit donc être interrogée. L'empire est certes l'ensemble des colonies, mais est-il présent dans chaque possession coloniale ? Comment se manifeste cette présence ? C'est l'emboîtement des échelles qui permet d'envisager de multiples interactions entre l'impérial et le colonial, et la diversité des situations coloniales. La référence au jeu des échelles géographiques permet aussi par exemple d'envisager les frictions entre les niveaux concurrents de l'international et du transimpérial.

Enfin, le fait colonial implique nécessairement la coexistence de spatialités multiples, qui ne sauraient se résumer à une opposition binaire entre spatialités européenne et indigène. L'image d'un espace « feuilleté » où coexistent et, parfois, interagissent les représentations, pratiques et usages spatiaux de différents individus et collectifs a été mise en œuvre dans le contexte urbain, mais elle semble également opératoire pour penser la dimension spatiale du fait colonial et impérial. Sur les fronts de conquête et à l'intérieur des territoires colonisés, dans les grands espaces maritimes et les confins aux appropriations disputées comme le Sahara, dans la vie urbaine des concessions, s'établissent des phénomènes d'interactions et parfois de coproduction des territoires entre Européens et autochtones.

Interfaces, jeux d'échelles, feuilletage des spatialités²² ne sont pas des modalités exclusives et se combinent selon les contextes observés. Ainsi, sur

22. Inscrit dans une approche constructiviste de l'espace, le terme géographique d'interspatialité est formé en référence à celui d'intertextualité, « relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes » (G. Genette, *Palimpsestes*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1982, p. 8). Selon J. Lévy (« Cospatialité » et « Interspatialité », *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003), la coprésence de deux ou plusieurs espaces peut se penser selon trois schémas : lorsque les interactions entre les acteurs se font au contact par contiguïté de deux espaces dans le cadre d'interfaces géographiques, lorsqu'il y a interaction entre des acteurs agissant à des échelons spatiaux différents (emboîtement des échelles, entre le local et le global par exemple), lorsque les acteurs agissent dans un même lieu au même échelon (la « cospatialité »). L'usage

les frontières interimpériales, les interactions sociales relèvent de ces trois perspectives. La référence à un autre espace peut aussi déterminer certains agencements et pratiques spatiaux en situation coloniale : c'est ainsi la combinaison du jeu des échelles métropole-colonie-empire et de l'interspatialité qui est à l'œuvre lorsque les modèles urbains du jardin, du *bund*, du terrain de sport ou de la station thermale circulent au sein des empires²³. En se définissant ainsi les uns par rapport aux autres, les territoires coloniaux fonctionnent en réseau, et ce fonctionnement est à prendre en compte lorsque l'on cherche à analyser la domination coloniale.

Cet ouvrage collectif, à la croisée de l'histoire des sciences sociales, des *colonial studies* et de l'*historical geography*, envisage la dimension spatiale du fait colonial en réinterrogeant les modalités d'appropriation du territoire et en restituant les interactions constantes entre savoirs géographiques et pratiques spatiales sur le terrain colonial. *In fine*, grâce à l'analyse serrée de différentes modalités de construction de l'espace en situation coloniale, il s'agit d'alimenter une réflexion sur la dimension spatiale de l'empire et de contribuer à mettre au jour les spatialités qui le produisent et celles qu'il produit.

Les quatre chapitres de la première partie de cet ouvrage, intitulée « Savoirs, inventaires, catégories », portent principalement sur la construction des savoirs et des catégories géographiques en contexte impérial, et sur les liens entre les géographes et l'empire. Il s'agit ici de revisiter la relation des savoirs savants avec les politiques et les pratiques impériales. Parce que les faits de domination ne sont ni homogènes ni intemporels, ces liens ne peuvent pas être envisagés seulement d'un point de vue global. La relation entre savoirs et pouvoirs mérite donc d'être analysée dans ses contradictions et sa complexité. Les conditions de production « impériales » sont elles-mêmes à interroger : les savoirs dits coloniaux sont-ils vraiment coloniaux ? Dans quelle mesure et à quel niveau ?

Si l'on se penche sur les productions et les acteurs des savoirs géographiques, il apparaît d'emblée que le discours et les pratiques géographiques, en situation coloniale, sont divers. Pratiques de dénomination, pratiques de distinction des espaces et des lieux s'apparentent parfois à des pratiques de domination européenne exportées mais peuvent aussi évoluer au contact des savoirs vernaculaires dont il faut envisager l'impact sur la géographie académique européenne, sans postuler pour autant une hybridation harmonieuse et systématique. On revient ici à une hypothèse centrale : penser la géographie

de ces néologismes fait débat et est loin d'être stabilisé, cependant la typologie proposée reste utile pour penser des phénomènes d'interactions dans l'espace selon différents ordres.

23. J.E. Taylor, « The bund : Littoral space of Empire in the treaty ports of East Asia », *Social History*, vol. 27, n° 2, mai 2002, p. 125-142 ; P. Singaravélou et J. Sorez (dir.), *L'empire des sports. Une histoire de la mondialisation culturelle*, Paris, Belin, 2010.

dite « coloniale » uniquement en fonction de l'expansion européenne empêche peut-être de voir ce qui, dans la production de ces savoirs, relève de la contingence, des données matérielles, du terrain, et surtout du contact avec ceux qui habitent et connaissent les lieux décrits.

Ainsi, ce sont des circuits de vérités plurielles qui apparaissent dans les tentatives de détermination et de découpage de ce qui est Tell et de ce qui est Sahara. L'analyse de l'usage de ces termes sur la longue durée que propose Florence Deprest dans le chapitre 1 souligne les emprunts et les circulations de vocabulaire qui caractérisent la production de ces catégories géographiques. Présentées par certains auteurs comme des évidences géographiques, elles apparaissent au contraire comme des constructions, dont le sens et la valeur varient, en fonction des locuteurs, mais aussi des contextes. Les termes de Tell et Sahara ne renvoient pas aux mêmes espaces pour les géographes arabes, pour les voyageurs européens du XVIII^e siècle, pour les Algériens ou pour les géographes français de la période coloniale, et c'est toute la question de la circulation des « savoirs » qui est ici posée. Des mots géographiques circulent, des emprunts sont revendiqués, mais cela ne signifie rien tant qu'on ne les replace pas dans leur contexte de production et de locution. Si Tell et Sahara sont des mots arabes, ils ont une signification bien particulière au moment où se construit l'espace colonial et une autre encore à l'échelle impériale. L'histoire des catégories géographiques éclaire ainsi les enjeux des découpages territoriaux.

Le lien entre les découpages régionaux et les politiques impériales et postimpériales est aussi au cœur du chapitre 2, dans lequel Marie-Albane de Suremain analyse les choix d'échelles d'étude effectués par des géographes français qui viennent travailler en Afrique de l'Ouest à l'aube des décolonisations. Il apparaît alors que la mise en œuvre du découpage régional, pour ces géographes liés à des institutions savantes qui ont leurs propres objectifs, est marquée par la volonté de passer de l'échelle impériale à une échelle d'analyse plus fine, qui permettrait de prendre en compte dans la description et la délimitation les liens des sociétés locales avec leur environnement. La notion de « terroir » envahit alors le champ disciplinaire, en gommant toute référence aux limites politiques coloniales. On comprend ainsi combien le choix des catégories et des échelles d'analyse représente, outre un enjeu de connaissance, un enjeu de positionnement politique pour des géographes académiques éloignés de la métropole.

La dimension utilitaire des savoirs sur l'espace et le jeu des réseaux d'acteurs savants ne sont pas propres aux institutions du XX^e siècle. Les travaux sur les Sociétés de géographie au XIX^e siècle²⁴ ont bien montré comment

24. A. Fierro, *La Société de géographie de Paris (1821-1946)*, Paris, Honoré Champion, 1983; J.-M. MacKenzie, « Geography and imperialism : British provincial geographical societies », dans F. Driver et G. Rose (éd.), *Nature and Science : Essays in the History of Geographical*

ces associations savantes redoublaient d'imagination pour faire connaître la richesse des territoires impériaux. Brochures, conférences, prix et encouragements divers participent de la diffusion d'une « connaissance géographique » des colonies. L'exemple des Sociétés de géographie belges et des enjeux de connaissances autour de l'État du Congo, traité par Patricia Van Schluylenbergh dans le chapitre 3, s'inscrit dans cette historiographie. L'auteur insiste sur les réseaux de clientèle et d'amitié autour du roi Léopold et sur la transmission d'une « culture coloniale », notamment parmi des militaires qui se destinent à une carrière coloniale. Les allers-retours entre l'activité métropolitaine en matière de lobbying et d'enseignement et l'activité sur le terrain congolais des chargés de mission qui se déplacent dans l'unique but de découvrir de nouveaux territoires sont tout à fait caractéristiques de ce mouvement exploratoire dont l'auteur souligne bien qu'il est intrinsèquement lié à des enjeux économiques puissants.

Les missions militaires qui remplacent peu à peu l'explorateur solitaire sur le terrain colonial sont centrales dans la production de données géographiques. L'articulation entre le tracé frontalier et l'inventaire savant est au cœur du chapitre 4, dans lequel Camille Lefebvre interroge l'usage de la science et de son exposition livresque pour une mission de délimitation au Niger au début du xx^e siècle. Les pratiques de terrain sont décrites ici avec une grande précision qui permet de saisir le poids déterminant du contexte militaire. Les rapports de force induisent des itinéraires qui façonnent l'appréhension de l'espace, et cette mission suréquipée en matériel de mesure dépend finalement de la main-d'œuvre autochtone. Entre la science telle qu'elle se pratique sur le terrain et la science telle qu'elle s'expose dans les résultats de la mission, le décalage est conséquent : l'espace parcouru et les hommes qui le peuplent disparaissent dans la mise en équation du territoire.

De ces quatre chapitres émergent des interrogations communes sur les acteurs de la science et les conditions concrètes de production des savoirs sur l'espace. Hors du monde académique, les praticiens de la science, notamment des savoirs géographiques, sont souvent des militaires. Sans revenir sur l'histoire bien étudiée des expéditions « militaro-scientifiques²⁵ », il faut s'interroger ici sur la spécificité d'un savoir militaire en contexte impérial, où les enjeux et les intérêts des hommes de terrain et des acteurs métropolitains sont intrinsèquement liés. Quels que soient les commanditaires et les praticiens de ces savoirs, les réseaux, les circulations des acteurs et la formation scientifique des militaires font qu'il est difficile de distinguer les différents

Knowledge, IBG, (Historical Geography Research Series, n° 28), Londres, 1992; D. Lejeune, *Les Sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIX^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1993.

25. M.-N. Bourguet, B. Lepetit, D. Nordman et M. Sinarellis (dir.), *L'invention scientifique de la Méditerranée. Égypte, Morée, Algérie*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1998.

types de géographie savante. C'est aussi à l'échelon des pratiques de terrain et à celui de la circulation des savoirs entre une poignée de savants qu'il devient possible d'observer l'écart entre les représentations de la domination de l'espace par les savoirs coloniaux et l'espace de la domination en pratique. Cette focale permet également de saisir l'importance des savoirs vernaculaires, dont l'étude de la géographie savante ne peut faire l'économie, quand bien même ils ne sont pas cités par les savants européens.

Dans la seconde partie, « Cultures visuelles », nous nous interrogeons sur la production et la diffusion de savoirs qui mettent en scène des géographies de l'empire. Cartes et voyages d'étude constituent assurément des outils de propagande impériale. Mais, au-delà de ce constat, il est intéressant d'analyser les motivations des acteurs, les conditions de production ou encore de réception de ces images du monde colonial. Qu'est-il donné à voir ? donné à croire ? Quels territoires, quels mondes ?

S'agit-il de savoirs pratiques, ou ne peut-on identifier ici une forme de science fétiche, destinée à orner la vitrine coloniale et s'exposant dans les musées, les atlas, les récits de voyage. Il s'agirait alors d'une science qu'il faudrait replacer dans la constitution d'une culture visuelle des empires²⁶. Comment caractériser ces mises en scène des savoirs ? Quels sont leurs motivations et leur impact ? On pourrait voir dans cette exposition des savoirs sur les colonies, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, une application dérivée du paradigme humboldtien, incitant à mesurer la surface terrestre depuis des stations démultipliées sur l'ensemble de la planète. L'espace terrestre appréhendé par la science humboldtienne s'est certes rétréci, alors que les puissances impériales agissent essentiellement dans l'espace qui est le « leur », l'espace colonisé, formellement ou pas. Mais l'ambition est la même. Couvrir le monde par un atlas, construire une carte de l'Amérique « hispanique », résumer l'espace du Maghreb à des itinéraires balisés sont autant de pratiques d'embrassement du monde dont les enjeux dépassent parfois les ambitions des acteurs eux-mêmes.

Le rêve d'une couverture systématique du territoire s'apparente à l'utopie de mise en carte du monde à l'échelle 1/1 que Jorge Luis Borges met en mots dans son « De la rigueur de la science ». La carte au millionième de l'Amérique hispanique, dressée par l'*American Geographical Society* entre 1920 et 1940, constitue à cet égard un exemple frappant, analysé par Mike Heffernan dans le chapitre 5. Le contexte n'est pas colonial, mais le moment est bien celui de l'élaboration d'une aire d'influence états-unienne. Cette carte n'est pas un

26. J.M. Mackenzie, *Imperialism and Popular Culture*, Manchester, Manchester University Press, 1989 ; A. Ramamurthy, *Imperial Persuaders. Images of Africa and Asia in British Advertising*, Manchester, Manchester University Press, 2003 ; J.-M. Mackenzie, *Museums and Empire. Natural History, Human Cultures and Colonial Identities*, Manchester, Manchester University Press, 2010 ; J. McAleer, *Representing Africa. Landscape, Exploration and Empire in Southern Africa, 1780-1870*, Manchester, Manchester University Press, 2010.

simple objet de compilation, mais se veut le résultat d'un travail sur le terrain et qui plus est d'une collaboration internationale. À quoi sert-elle ? L'une des ambitions de la *Royal Geographical Society* est de résoudre par ce document les problèmes frontaliers en Amérique latine. Comme le montre l'auteur, le résultat serait plutôt le montage monumental des planches dans la cour de la Société, après vingt-cinq ans de travail, et les effets inverses de ceux qui étaient escomptés : une explosion des problèmes frontaliers que les producteurs de la carte pensaient résoudre. Mais il subsiste une carte états-unienne de l'Amérique du Sud, instrument de fierté des membres de la Société de géographie américaine.

À l'échelle du monde, les atlas britanniques étudiés par Isabelle Avila dans le chapitre 6 participent de la construction d'une culture visuelle de l'empire. Les choix de projection, de couleur, l'ordonnancement des cartes, des continents et des îles sont autant d'éléments qui tendent à éduquer et à formater des regards sur le monde. L'atlas se feuillette, et les espaces coloniaux s'empilent, se superposent, donnant à voir un empire qui s'ordonne de diverses manières : par des lignes naturelles (courants, vents), par des routes et des voies de communication. L'enjeu de ces productions grand public est d'inviter les citoyens britanniques à situer leur empire et à se sentir acteurs d'un système-monde. Si la question de l'efficacité de ces représentations reste posée, il est intéressant de se pencher sur les modalités géographiques de la constitution d'une citoyenneté impériale.

La culture visuelle est aussi centrale dans l'organisation de voyages d'« étude et de vacances » qu'étudie Pascal Clerc dans le chapitre 7. Éduquer un public choisi à la connaissance des colonies passe aussi par le voyage organisé : il n'est plus question de feuilletter un atlas, mais d'aller voir sur le terrain, selon un itinéraire cependant bien balisé. Il s'agit, pour la chambre de commerce de Lyon, de donner à voir l'Afrique du Nord comme l'on visiterait un domaine. Les excursionnistes se mettent alors dans le rôle de « caravaniers » qui explorent un monde colonial minutieusement choisi, réduit à un territoire utile avec ses routes et ses cultures. La géographie de la mise en valeur coloniale devient ainsi le support d'un voyage d'agrément.

Les problématiques de l'utilité, de la pratique, de la diffusion populaire permettent ainsi d'aborder les discours et les représentations géographiques produits pendant la période impériale sous divers angles, sans postuler l'existence d'un imaginaire géographique impérial unique et univoque. Les chapitres de cette partie décryptent chacun à sa manière des mises en scène du monde colonial ou impérial : scénographie, itinéraires et diffusion sont autant d'éléments qui peuvent rendre compte des pratiques savantes qui se déploient dans les espaces impériaux. À travers l'examen des conditions de production des savoirs et des cultures visuelles de l'espace, la question soulevée est aussi celle de la dimension performative de ces représentations dans la fabrique des territoires.

La troisième partie, intitulée « Espaces, territoires et lieux : des productions impériales ? », pose le problème de la production d'espaces spécifiques en situation impériale. Enclaves, isolats, hinterlands, confins ou interstices sont autant d'organisations qui interrogent la spécificité des pratiques spatiales dans les colonies et dont l'analyse peut éclairer les modes de domination coloniale, la manière dont les pouvoirs et les résistances jouent de ces espaces et de leur définition. Ce qui se passe de part et d'autre d'une frontière, dans un village des marges en Afrique de l'Ouest, ce qui se joue dans la construction et la mise en scène d'une enclave thermale comme Dalat en Indochine donnent à voir un ordonnancement territorial spécifique, dans lequel le statut social s'exprime différemment en fonction du lieu où l'on se trouve. C'est sans doute encore plus vrai de la concession, territoire d'empire imbriqué dans d'autres territoires, et de toutes les zones interstitielles, comme le Sahara au temps de la conquête française, zones dont on ne sait pas toujours à quelle colonie elles appartiennent, mais qui, par leur statut même d'espaces intermédiaires, permettent d'imaginer l'empire.

L'homogénéité des territoires coloniaux revendiquée sur les cartes, généralement associée à la toute-puissance de la domination, relève souvent du mythe, ébranlé dès lors qu'on part voir ce qui se passe dans les hinterlands ou que l'on modifie l'échelle d'analyse. L'affaire de Laminia, analysée par Isabelle Surun dans le chapitre 8, montre comment la microhistoire d'une région frontalière du Sénégal et de la Guinée française, le Niocolo, permet de mettre au jour les rivalités territoriales, les problèmes frontaliers et les discontinuités administratives entre deux colonies françaises, à la veille de la création de l'AOF. L'intérêt de cette approche est aussi de montrer comment se croisent plusieurs grilles de lecture du territoire, en fonction des liens de vassalité antérieurs à l'arrivée des Français ou en fonction du partage entre administrations coloniales. La variation des échelles, coloniale, intercoloniale, impériale, est alors un élément important dans ces lectures, déterminant pour comprendre les conflits qui s'y jouent et les rapports de force qui s'établissent dans ces territoires.

Dans une perspective similaire, Hélène Blais montre dans le chapitre 9 que l'espace saharien a été l'enjeu de conflits entre administrations françaises, qui font apparaître des intérêts locaux finalement plus déterminants que l'ambition métropolitaine d'une Afrique française. L'imbrication de logiques coloniales (délimiter un « Sahara algérien ») et de logiques impériales (établir la jonction Algérie-Soudan) permet de comprendre comment un espace reconnu dans son hétérogénéité est malgré tout considéré comme un ensemble homogène à l'échelle de l'empire. L'exemple montre surtout comment les dynamiques propres au terrain, que ce soit des rivalités intercoloniales ou des résistances autochtones, ébranlent constamment la continuité territoriale recherchée et affirmée.

Ces problèmes de frontières internes et de délimitation de l'espace colonial se retrouvent sous une forme exacerbée dans le modèle de la concession, microcosme mondial qui met en jeu la coprésence des puissances impériales sur un territoire restreint. Dans le chapitre 10, Pierre Singaravélou montre que l'analyse des territorialités dans les concessions de Tientsin permet d'interroger la notion même de « colonie ». Faut-il parler d'« hypocolonisation », de semi-colonisation ? Comment comprendre les catégories juridiques mises en jeu par les acteurs chinois et européens, alors que le décalage entre le droit foncier et les pratiques va croissant ? À travers notamment l'analyse de la détermination des limites, de leur franchissement, des occupations nationales hors des limites concessionnaires, l'auteur souligne un mode de territorialisation impériale tout à fait spécifique, qui oblige à repenser le rapport entre la domination territoriale et la domination politique.

Et si les concessions amènent à envisager des espaces complexes et « feuilletés²⁷ », elles invitent aussi à penser l'espace colonial dans ses discontinuités et ses ruptures. C'est ainsi qu'on peut lire l'histoire des stations d'altitude coloniales, qu'Eric T. Jennings retrace dans le chapitre 11. Replaçant la production de ces lieux dans une histoire des savoirs médicaux, l'auteur montre combien la course vers les hauteurs, persistante en dépit de la remise en cause du modèle topographico-climatique, correspond aussi à une volonté européenne de recréer dans la colonie des enclaves blanches, des « forteresses thermales », des îlots qui font office de sas de décompression, en isolant non seulement du climat tropical mais aussi de l'environnement humain de la colonie.

Dans cet ouvrage, l'analyse des savoirs géographiques fait en permanence écho à celle de la construction des territoires impériaux. Les différentes contributions montrent que les modalités de la domination coloniale sont étroitement liées au terrain de la conquête, aux territoires de colonisation et aux représentations croisées et mouvantes de ces territoires. Spatialiser l'histoire des empires, c'est donc porter attention aux savoirs, à leur constitution, à leur production et à leur circulation, afin de comprendre l'espace colonial à la fois comme un ensemble de représentations et de pratiques. Si ce livre clôt un programme de recherche, il vise surtout à ouvrir des perspectives et des pistes de travail.

Les contributions de cet ouvrage obligent à resituer constamment le moment colonial²⁸. Se posent ainsi des questions fondamentales sur la manière

27. Sur le concept de *layered sovereignty*, cf. notamment J. Burbank et F. Cooper, *Empires in World History. Power and the Politics of Difference*, Princeton, Princeton University Press, 2010.

28. R. Bertrand, « Les sciences sociales et le "moment colonial" : de la problématique de la domination coloniale à celle de l'hégémonie impériale », *Questions de recherche*, CERI, n° 18, juin 2006.

dont l'historien peut suivre et comprendre l'élaboration des connaissances géographiques en situation coloniale. Les chronologies de l'exploration militaire et savante, de l'institutionnalisation et de la circulation des savoirs varient d'un territoire à l'autre. Alors que ces savoirs dits « coloniaux » s'ancrent dans une tradition autochtone, on est aussi conduit à les resituer dans un temps plus long de l'histoire de la connaissance : la géographie des colonies ne s'invente pas avec la conquête, de même qu'elle ne disparaît pas avec les décolonisations. Le facteur politique, s'il est déterminant pour comprendre l'orientation et l'usage de ces savoirs pendant la période coloniale, ne suffit pas à expliquer les répartitions, les découpages, les tracés de limites que les discours géographiques académiques exposent et que les acteurs construisent.

Plusieurs contributions conduisent aussi à revisiter un moment impérial souvent présenté sous le seul visage de la compétition interimpériale. Entre la revendication d'une coopération scientifique internationale et la concurrence entre nations impériales, ce sont des relations complexes qui s'établissent dans le champ des savoirs. Si plusieurs auteurs soulignent ici comment solidarités et compétitions s'imbriquent, la dimension transnationale de la science en situation impériale reste à ce jour un chantier encore largement inexploré. L'analyse de ces tensions entre coopérations internationales et rivalités interimpériales, qui se traduisent dans les concessions chinoises par une forte compétition territoriale et une véritable coproduction de l'espace urbain, fait entrevoir tout le bénéfice qu'il y aura à creuser cette piste. Parallèlement, l'accent mis sur les enjeux intra-impériaux, les pratiques spatiales du pouvoir colonial, les confrontations internes et les résistances ouvre aussi de nouvelles perspectives pour comprendre l'invention d'espaces spécifiques.

C'est donc dans le cadre des comparaisons intercoloniales et interimpériales, en saisissant le bénéfice de la multiplication des microhistoires d'espaces qui permettent de mettre au jour des connexions et des interactions, que ce livre envisage une histoire spatiale globale des empires.